
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/1 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.1.58838

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

allemande, devient patente après la *Renovatio Imperii* de 962 (qui rompt l'égalité formelle entre les deux royaumes), spécialement à l'époque de Lothaire; le changement dynastique de 987 n'a fait que consacrer une séparation de fait. Un article novateur est celui de J. FRIED (*Theophanu und die Slawen. Bemerkungen zur Ostpolitik der Kaiserin*, p. 361–370), qui montre que la politique slave de Théophano, inspirée de conceptions byzantines, préfigure celle de son fils Otton III (renonciation à une administration ecclésiastique directe des pays slaves à partir de Magdebourg, alliance avec la Pologne...). Sa démonstration est fondée sur les fonctions dévolues à l'éphémère mais importante abbaye de Memleben, qui est étudiée aussi, au plan architectural, par G. LEOPOLD et E. SCHUBERT (p. 371–382).

Après plusieurs analyses portant sur la chancellerie et la diplomatie, on en arrive aux questions sur l'origine, la personnalité et la gloire posthume de l'impératrice. Sur le premier point, l'accord est aujourd'hui réalisé entre les historiens: Théophano est la fille du beau-frère de Jean Tzymiskès, Constantin Skleros, et de Sophia Phokaina, ainsi que le rappellent O. KERSTEN (p. 403–410), qui souligne avec humour la part prise dans cette identification par un outsider de la science historique, le romancier Henry Bernrath, et G. WOLF (*Wer war Theophanu?*, p. 385–401) qui propose un portrait spécialement élogieux de l'impératrice grecque en suivant son parcours familial, politique et religieux (à ce panégyrique, on pourra préférer la récente analyse de J. Fried dans les *Mélanges O. Engels* (1993), qui dévoile mieux les ombres et les lumières du règne). Enfin M. STRATMANN (*Die Kaiserin Theophanu in den erzählenden Quellen des 11. und 12. Jahrhunderts*, p. 413–418) observe les commentaires portés sur Théophano dans les décennies qui suivirent son décès. Avec raison, elle estime que les critiques exprimées dans la 2^e moitié du XI^e siècle, notamment par Otloh de Saint-Emmeram, reposent moins sur des souvenirs historiques que sur les besoins de la polémique antibyzantine et ascétique de la Réforme grégorienne.

Ainsi se décrit le contenu de cet ouvrage d'une grande richesse, et auquel il ne manque qu'un index. Il reste à dire la qualité matérielle de la publication et l'abondance rare de l'illustration, où se déploient non seulement les prestiges de l'enluminure et de l'orfèvrerie ottoniennes, mais aussi ceux de l'art byzantin à son apogée. Signalons enfin, pour le plaisir des paléographes, les nombreuses reproductions de pages d'écriture et d'originaux de bulles et diplômes.

Patrick CORBET, Nancy

Burgen der Salierzeit, herausgegeben von Horst Wolfgang BÖHME. Teil 1: In den nördlichen Landschaften des Reiches; Teil 2: In den südlichen Landschaften des Reiches, Sigmaringen (Thorbecke) 1991, 342 et 388 p. (Römisch-Germanisches Zentralmuseum. Forschungsinstitut für Vor- und Frühgeschichte. Monographien, 25/26).

Voici une très belle publication, importante par ses contributions et son illustration, et pas chère (108 DM). Elle fait partie de cette série ambitieuse des publications qui ont précédé et accompagné la grande exposition «Die Salier und das Reich», organisée par le Land de Rhénanie-Palatinat à Spire; outre trois gros volumes de contributions historiques qui ont connu un succès immédiat au point de devoir être promptement réimprimés, il y avait entre autres des études sur les jeux, les bijoux, la couronne royale, la reconstitution d'une ville, d'un village, le tout en grand format, luxueusement imprimé par la firme Thorbecke de Sigmaringen. Il était entendu, et l'organisation de l'exposition l'a démontré, que l'archéologie aurait une grande place dans la recherche conduite sur l'époque salienne; sur ce point les publications ont répondu aux exigences, on en a la preuve avec ce gros ouvrage.

Rappelons que la période concernée recouvre principalement le XI^e siècle, s'étend plus précisément du règne de Conrad II (1024–1039), dit souvent en français le salique et non le salien, à celui de Henri V (1105–1125), soit un siècle plein comme on le voit. Mais bien malin qui pourrait s'en tenir étroitement à ces limites et les études ont volontiers remonté au-delà de

Henri II le Saint en amont et sont descendues parfois jusqu'à Frédéric I^{er} Barberousse, selon les thèmes abordés. Il est notoire depuis longtemps que les historiens ont privilégié les deux périodes voisines, ottonienne et staufen. Les archéologues ici le reconnaissent volontiers, en soulignant qu'on s'est beaucoup intéressé aux fortifications de terre et de bois de l'époque post-carolingienne, puis aux gros châteaux de pierre nombreux à partir du XII^e siècle. Le XI^e siècle, la période salienne se trouvait ainsi délaissée. On justifie aussi cet abandon par le fait que c'est une période de transition, une de plus!, où le bois fait place à la pierre, où la documentation n'est pas assez explicite, où les pouvoirs s'installent, que sais-je encore? Plusieurs des contributions commencent par un lamento sur l'insuffisance de la bibliographie, l'absence de synthèse, les lacunes de la recherche, le manque de soutien des autorités ou le manque d'élan des chercheurs, par comparaison avec des régions comme le Bade-Wurtemberg et surtout la Suisse, qui sont très en avance pour ce qui est de la connaissance des châteaux et de la castellologie en général. En revanche il apparaît très vite qu'une partie du terrain perdu a été retrouvé dans les dernières décennies, et l'éditeur est heureux de cette occasion de publier les dernières trouvailles.

H. W. Böhme avoue s'être montré audacieux pour avoir entrepris cette publication qui ne pouvait en rien être exhaustive. Comme cela s'est passé pour les historiens, les archéologues se sont réunis du 17 au 19 juin 1988 au Musée central romain germanique de Mayence et ont échangé leurs points de vue et leurs connaissances. Le bilan n'était pas glorieux et les lacunes paraissaient amples. Les responsables ont décidé de passer outre et de publier malgré tout un état des lieux pour l'empire des Saliens. Bravo, ils ont bien fait de le faire, et ils ont fait très bien en le faisant. Ils nous livrent un beau produit, intelligemment construit et richement, très richement illustré. Il faut rendre un hommage appuyé à ceux qui ont travaillé à cette réalisation et dont on lira les noms à la fin de l'avant-propos. Mais disons tout de suite un regret: si on sait que Konrad Weidemann est directeur général du musée cité plus haut, on ne sait rien des auteurs des communications. D'où cette première question: pourquoi ne faire figurer nulle part la fonction et la localisation des auteurs, ni en liste récapitulative, ni sous leur nom avec leur article? Est-il indiscret de nous livrer qu'ils sont archéologues, directeurs de Musée, conservateurs d'archives, professeurs? Oublie-t-on qu'on peut avoir envie de leur poser une question, de demander une explication, d'offrir un complément d'information, une source?

Tout l'Empire n'est pas couvert, mais plusieurs régions font l'objet d'exposés étendus: la Basse-Saxe (74 p.), la région entre Harz et Elbe (52 p.), le nord du pays rhénan (18 p.), la Belgique entre Lesse et Semois (56 p.), le Luxembourg (26 p.), une région de la Hesse à la Sarre (64 p.), le Rhin moyen (32 p.), le Palatinat (52 p.), la Bavière (58 p.), l'Alsace (40 p.). Quelques pages concernent encore l'Aargau, un peu de Suisse, et la fouille de Charavines en Isère. Ces synthèses régionales sont en réalité d'abord des catalogues de châteaux repérés ou fouillés, précédés ou suivis de quelques remarques groupées, généralement trop brèves. Si en bien des cas un effort a été fait pour donner une carte de localisation, ces cartes sont trop souvent mal pratiques car les noms des lieux figurent en dehors du croquis, mais surtout ces cartes sont trop peu nombreuses, et une carte générale de situation dans l'Empire n'aurait pas été de trop. On regrette cette absence quand on voit l'abondance des croquis, des photos, des schémas. Il est sûrement plus facile de dessiner une carte que ces admirables plans détaillés et parfois superposés des châteaux fouillés. Au stade des regrets encore, on émettra celui de ne pas avoir soit une table détaillée des illustrations ou des matières, soit un index des noms de lieux, bref quelque chose qui permette de savoir quelles fortifications ont fait l'objet d'un exposé. Il n'est tout de même pas honteux de ne pas savoir retrouver rapidement Giebichenstein, Lüken, Wiprechtsburg, Brustem, Vivy. Comment savoir si tel château mentionné par une source contemporaine des Saliens a été étudié? Il y a là un manque grave qui gêne beaucoup l'utilisateur.

Ces regrets sont mineurs à côté de la masse d'informations apportées. Certes on peut résumer en quelques phrases l'apport des recherches: le bois fait peu à peu place à la pierre, il y

a une forte poussée dans la construction des châteaux, les tours sur motte l'emportent et seront remplacées peu à peu par des constructions fortes plus musclées, ces mottes sont de bien médiocres dimensions, avec un plateau de 9 à 20 m de diamètre, les propriétaires habitent ces tours, etc. On ajoutera encore que les mottes n'apparaissent en Basse-Saxe qu'après 1100 alors qu'on connaissait déjà les tours de pierre; certains auteurs semblent s'étonner que l'on érige des mottes sur des éperons. La rencontre de Mayence a réuni des spécialistes de tout l'Empire, dont certains sans doute participent aux colloques de Château-Gaillard; il semble pourtant qu'il n'y ait que trop peu d'allusions à ce qui se passe ailleurs. Deux communications en français concernent la Belgique (entre Lesse et Semois, le comté de Looz), outre celle de Charavines.

Ce livre est dû à des archéologues et destiné à eux. On y trouve donc les descriptions avec lesquels ils sont familiers, les planches d'objets en fer ou en céramique qui les aident à dater les couches de conservation, les plans de reconstitution, voire des fruits de leur imagination constructive, autrefois réservés aux enfants et qui à présent entrent dans les ouvrages scientifiques. Sur ce dernier point, les essais ne sont pas toujours convaincants. Je ne saurais prétendre que la tour de Gräfenburg (2, p. 198) n'était pas telle qu'on la voit ici avec ses colombages, sa belle palissade de pieux pointus; elle ressort incontestablement des remarques faites sur les mottes et les bases de tours retrouvées, mais elle prête à sourire, qu'on me pardonne. Il est vrai qu'on est tellement habitué à voir de forts donjons de pierre qu'on imagine mal l'impact que pouvait avoir ces constructions hâtives et fragiles.

C'est là que l'historien, qui n'est pas archéologue, s'interroge. On lui fournit un remarquable matériau de réflexion. Car les archéologues, qui ne négligent pas les faits historiques, lisent et utilisent soigneusement les textes, relatent les grandes dates des constructions fortes, ne poussent pas assez loin leurs conclusions. Ils peuvent appuyer leur démonstration sur des textes fameux et très clairs, comme celui où l'auteur du *de bello saxonico* (chapitre 16) définit la politique castrale du roi Henri IV et insiste sur l'importance stratégique et militaire, voire politique, des fortifications. Mais il serait bon parfois d'élargir le propos. Ainsi il serait précieux de récapituler pour une région étudiée les points forts et les résidences seigneuriales qui sont en usage au moment de la surrection des tours et des châteaux, précieux aussi de suivre de près la relation entre le seigneur et les paysans à propos du château édifié en bois ou établi en pierre, dans la plaine ou sur la hauteur. Dommage que le cas des monastères fortifiés ou installés dans des châteaux ne fassent l'objet que de quelques lignes dans le chapitre bavarois (2, p. 231). Il est vrai que cela alourdirait considérablement la tâche des auteurs, qui ont déjà fort à faire avec l'exposition de leurs découvertes, fouilles et trouvailles. Mais comme une synthèse sur les châteaux fait défaut dans les volumes historiques, reste à savoir qui des historiens et des archéologues s'en chargera.

Je n'ai pas un mot à retirer aux félicitations très sincères que j'adresse à l'éditeur et aux auteurs. En constatant l'inégalité de traitement des régions dans l'empire et des châteaux dans une région donnée, je suis l'argumentation des archéologues qui regrettent l'état inégal d'avancement de la recherche, et je les remercie de nous livrer tout le matériau actuellement disponible. En tout cas l'exposition de Spire, en suscitant de telles publications, a joué parfaitement son rôle.

Michael PARISSE, Paris

Le Temps des Saliens en Lotharingie (1024–1125). Publié par Marie-Caroline FLORANI et André JORIS, Malmedy (Art et Histoire) 1993, 135 S. (Colloque du Centre d'Études Historiques Monastère de Malmedy, 12–14 septembre 1991).

Einen Beitrag zur großen Salierausstellung 1992 aus regionaler Sicht bietet der vorliegende schmale Aufsatzband, der neun Vorträge enthält, die auf einer Tagung des Centre d'Études Historiques de Malmedy im September 1991 gehalten wurden.